

**www.e-rara.ch**

## **Voyage pittoresque autour du monde**

**Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César**

**A Paris, MDCCCXXXIV [1834]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXXIII. Australie. - Découverte et géographie.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

## CHAPITRE XXXIII.

AUSTRALIE. — DÉCOUVERTE ET GÉOGRAPHIE.

On ne peut guère douter que long-temps avant l'arrivée des Européens dans la mer des Indes, les Malais et surtout les Macassarais et les Boughis, n'aient eu connaissance des terres de l'Australie. Presque tous les ans, ils s'y rendaient, avec leurs bateaux, pour faire la pêche des tripangs ou des holothuries sur les plages septentrionales de la grande île, et les navigateurs ont souvent rencontré des flottilles entières occupées à cette pêche. Mais, attirés par ce but spécial, ces hommes ne songeaient pas à l'importance géographique de leur découverte. Ils savaient que des côtes abondantes en tripangs existaient dans le S. : cela leur suffisait.

L'abbé Prévôt et le président de Brosse ont voulu naguère réclamer, en faveur de Paulmier de Gonneville, la précieuse découverte des terres australes. Mais tous les deux ont basé leur réhabilitation sur une erreur évidente. Le portrait qu'a tracé Paulmier des habitans de la terre où il aborda en 1504 n'offre aucune espèce de rapport avec ce que l'on sait aujourd'hui des chétifs et grêles Australiens. En pesant et combinant les détails du journal de Gonneville et ce que dit ce voyageur des insulaires qui l'accueillirent, il y a lieu de croire que ce fut à Madagascar qu'il aborda, et qu'il prit son prince Essomeric, revenu avec lui en Europe.

Dès les premières années de leur établissement dans l'Inde et aux îles des Épices, les Portugais eurent connaissance des terres australiennes. Non-seulement les pêcheurs de tripangs purent les informer de l'existence de ces îles, mais quelques-uns de leurs navires, accidentellement détournés de leur route, y abordèrent sans doute. Cette opinion tire une valeur presque incontestable de l'examen d'une vieille carte qui porte la date de 1542, sur laquelle est tracée, au S. des Moluques, une grande terre avec le nom de *Grande-Java*, et dont le tracé de la côte approche assez de la vérité pour la partie septentrionale.

L'Australie resta toutefois une terre mystérieuse jusqu'à l'année 1606 où le navire hollandais *le Duythen*, expédié de Bantam pour explorer les îles de la Nouvelle-Guinée, reconnut une étendue de près de trois cents lieues des côtes septentrionales de l'Australie, dans l'O. du détroit de Torrès. Tout ce qu'on put apprendre de ce voyage se trouve réuni en ces quelques mots textuellement reproduits : « Cette

vaste contrée fut trouvée, en majeure partie, déserte; cependant, en certains endroits, on rencontra des sauvages noirs, cruels et farouches, qui massacrèrent quelques hommes de l'équipage. Ainsi on ne put apprendre d'eux rien qui concernât le pays; on ne put même s'y procurer de l'eau et des vivres; et la disette des navires fut cause qu'on ne put pas pousser fort loin cette reconnaissance. Le point où les Hollandais longèrent la terre fut nommé par eux *cap Keer-Weer*, ou cap du Retour. »

Précisément dans la même année et dans les mêmes parages, vers le mois d'août à peu près, un navigateur espagnol eut connaissance de la partie septentrionale de l'Australie. Ce fut Luis Vaes de Torres, second commandant de l'expédition dirigée par Fernandez de Quiros. On a vu comment échoua sa tentative de colonisation sur la terre du Saint-Esprit. Après avoir quitté cette île, Torrès se sépara de l'amiral et poursuivit sa route à l'O. Au mois d'août, par la latitude de 11° 1/2 S., il tomba sur une terre qu'il prit pour le commencement de la Nouvelle-Guinée, mais qui est probablement la même que Bougainville nomma plus tard Nouvelle-Louisiade.

Après avoir côtoyé cette terre pendant trois cents lieues environ, Torrès arriva sur un espace embarrassé d'îlots et d'écueils, à travers lesquels la navigation devint extrêmement pénible. Vers le 11°, on tomba sur plusieurs grandes îles dont les habitans étaient noirs, nus et robustes. Leurs armes étaient des lances, des flèches et des casse-têtes en pierre. Torrès recueillit une vingtaine d'individus de diverses nations afin d'acquérir par eux quelques renseignemens sur ces contrées. On employa près de deux mois pour franchir ce passage, puis on fit route au N.

Il n'est pas douteux que ce passage ne fût le détroit connu aujourd'hui encore sous le nom de détroit de Torrès, et que les grandes îles dont il est ici question ne soient celles qui avoisinent le cap York, et peut-être ce cap lui-même, extrémité septentrionale de l'Australie. Ainsi à Torres appartient la gloire d'avoir séparé cette grande terre de la Nouvelle-Guinée; mais ce fait ne fut guère avéré qu'après les travaux de Cook.

Le Hollandais Dirck Hatichs, capitaine du navire *Eendracht*, reconnu, en 1616, une portion de la côte occidentale à laquelle il donna le nom de son navire; ce qui fut constaté par une plaque en étain, successivement retrouvée, en 1697 et en 1801, sur une des îles de la baie des Chiens-Marins. On y lisait en hollandais : « 1616, le 25 octobre, est arrivé ici le navire

L'EENDRACHT d'Amsterdam ; premier marchand, Gilles Miebaes de Liège ; capitaine, Dirck Hatichs d'Amsterdam. Le 27 du même mois, il remit à la voile pour Bantam. Sous-marchand, Janstins ; premier pilote, Pieter E. Dooves Van Bil. Année 1616. »

Le *Mauritius*, navire de la même nation, semble avoir, en 1618, fait à son tour quelques découvertes aux environs de *Willem's River*, mais aucun détail précis n'existe sur ce voyage. Long-temps aussi on présuma qu'un nommé Zeachem avait, dans la même année, découvert la terre d'Arnheim et celle de Van-Diemen ; mais il est aujourd'hui prouvé qu'aucun navigateur de ce nom ne figure parmi ceux qui visitèrent les premiers la Nouvelle-Hollande.

J. de Edel, en 1619, donna son nom à la portion de côte qui s'étend au S. de la terre d'Eendracht. Le grand récif d'Houtman's Abrolhos passe pour avoir été découvert, à la même époque, sinon par Edel lui-même, du moins par un navigateur contemporain. Trois ans plus tard, le navire *le Leeuwijn* étendait du côté du S. la portion de côte déjà reconnue. En 1623, Jan Carstens, commandant les navires *Pera* et *Arnheim*, fut expédié d'Amboine pour explorer les côtes septentrionales de l'Australie, que l'on confondait encore avec la Nouvelle-Guinée. Carstens périt dans cette reconnaissance, massacré par les sauvages, avec huit hommes de l'*Arnheim*. L'expédition n'en poursuivit pas moins sa mission ; on découvrit des terres qui reçurent les noms d'Arnheim et de Spult, après quoi les deux navires se séparèrent. L'*Arnheim* retourna à Amboine, mais le *Pera* continua de prolonger la côte jusqu'à Staten-River, d'où il fit voile pour les Moluques. « Dans cette découverte, dit la relation, on ne trouva partout que des bas-fonds, des côtes stériles, des îles maigrement peuplées par diverses nations cruelles, brutales et misérables, qui ne pouvaient offrir que très-peu d'utilité à la Compagnie. »

En 1627, Pieter Nuyts, qui montait le *Galde Zeepaard*, longea pendant 1,000 milles environ la côte méridionale de l'Australie. Le journal de l'expédition ne fut jamais publié ; mais on supposa que la terre visitée par Nuyts, comprise entre les 34° et 36° de lat. S., devait offrir, comme tous les autres pays de cette zone terrestre, des terrains habitables, riches et fertiles. L'année d'après, de Witt donna son nom au pays qui se prolonge entre le 14° et le 21° de lat. méridionale. Il paraîtrait toutefois que peu de mois auparavant le navire *Vianen* avait

côtoyé cette île l'espace de 200 milles et y avait reconnu, au milieu d'une plage stérile et dangereuse, quelques terrains verdoyans qu'occupaient des peuples noirs et barbares.

En 1629, Francis Pelsart perdit son navire, le *Batavia*, sur les rochers nommés Houtman's Abrolhos. N'ayant point trouvé d'eau douce sur ces îlots, ce capitaine fit pointer un de ses canots et chercha à gagner le continent avec une portion de son équipage. Après plusieurs jours d'efforts pénibles et infructueux, et à la suite d'une navigation de 400 milles le long des côtes, il prit le parti de se rendre à Batavia d'où il revint avec le yacht *le Sardan* pour reprendre les hommes laissés sur les Abrolhos. Ceux-ci avaient fini par découvrir de l'eau dans le creux des rochers ; mais avec la certitude de pouvoir vivre sur cet écueil étaient venues des pensées d'insubordination et de révolte. A son retour, Pelsart fut obligé de sévir ; on exécuta quelques mutins et on en déposa deux autres sur le continent vis-à-vis des Abrolhos.

En 1636, Gerrit Tomaz Pool fut expédié de Banda avec les yachts *Klyn Amsterdam* et *Wezei*, pour le même objet que Carstens ; mais par une fatalité singulière, il fut, comme ce navigateur, massacré par les sauvages et presque au même endroit. L'expédition n'en fut pas moins continuée sous la direction du subrécargue Pieterz Pietersen. On ne put, à cause des vents contraires, atteindre la côte occidentale du golfe de Carpentarie, mais on reconnut celle de Van-Diemen's Land dans ce golfe, dans un prolongement de 120 milles environ. Puis on s'en retourna sans y avoir vu d'habitans, malgré plusieurs apparences de fumées.

Dès 1643, Tasman avait découvert la partie la plus australe de la Tasmanie, sans soupçonner que cette terre formait une île à part, et lui avait donné le nom de Van-Diemen's Land, bien qu'une portion considérable du nord de l'Australie eût déjà reçu le même nom. Ces désignations étaient, de la part des divers navigateurs, des hommages rendus à Van-Diemen, alors gouverneur-général de Batavia. En 1644, Tasman fut envoyé de nouveau en reconnaissance vers les terres australes. Cette fois il explora soigneusement le golfe de Carpentarie, la terre d'Arnheim et celle de Van-Diemen. Malheureusement l'esprit étroit et mercantile qui présidait aux opérations de la Compagnie hollandaise ensevelit ces beaux travaux dans un profond mystère. Aussi en est-on, de nos jours encore, réduit à de simples conjectures sur



3. Confluent des Murray et de Darling.



4. Sepulture des Natives de l'Australie.



les découvertes de Tasman. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il communiqua fréquemment avec les naturels, et voici ce qu'on trouve à ce sujet dans Dalrymple : « Par la lat. de 13° S., la côte est stérile; les naturels sont mauvais et méchants; ils attaquèrent les Hollandais à coups de flèches à leur arrivée à terre, sans avoir été provoqués. Cet endroit est très-populeux. Par 15° lat. S., le peuple est sauvage et marche nu; personne ne peut comprendre leur langage. Par 17° lat. S., Tasman trouva un peuple noir, nu et à cheveux frisés, méchant et cruel, employant pour armes des arcs et des flèches, des sagaies et des casse-têtes. Un jour ils se présentèrent au nombre de cinquante, armés de toutes pièces, et se divisèrent en deux bandes pour surprendre les Hollandais qui étaient débarqués au nombre de vingt-cinq; mais le feu de l'artillerie les affraya et les mit en fuite. Leurs pros sont en écorces d'arbres; leur côte est dangereuse; il y a peu de végétaux; les naturels n'ont point de maisons. Par 20° lat. S., les habitans sont fort nombreux; ils lancèrent des pierres aux embarcations envoyées à terre par les Hollandais. Ils firent des feux et de la fumée tout le long de la côte, et l'on conjectura que c'était pour donner connaissance à leurs voisins de la présence des étrangers. Ces gens paraissaient vivre très-misérablement; ils marchaient nus et mangeaient des ignames et d'autres racines. »

Il paraît, du reste, que ce fut à la suite des reconnaissances de Tasman que cette grande terre reçut définitivement le nom de Nouvelle-Hollande, tandis qu'avant lui on l'avait habituellement indiquée sous le nom générique de Grande-Terre du Sud, ou Terres australes. Le nom de Nouvelle-Hollande a long-temps prévalu parmi les géographes; mais il doit faire place à celui d'Australie, plus rationnel et plus vrai, que les Anglais établis sur ce territoire ont adopté et maintenu, et que nous employons ici de préférence à tout autre.

En 1688 et 1699, l'Anglais Dampier longea une certaine étendue des côtes du N. O., et ce fut à cet observateur judicieux que l'on dut les premières notions détaillées et fidèles sur ces contrées jusqu'alors imparfaitement connues. Il décrivit plusieurs productions singulières du pays. Quant aux habitans qu'il vit en 1688, il les dépeint comme des hommes noirs, nus, avec des cheveux crépus et laineux; il ajoute qu'ils portaient autour des reins une ceinture à laquelle étaient suspendus une poignée d'herbe et trois ou quatre rameaux verts qui servaient

à couvrir leur nudité. Chez tous ces sauvages, hommes et femmes, jeunes et vieux, manquaient les deux dents de devant de la mâchoire supérieure; aucun n'avait de barbe. Quand les Anglais mirent pied à terre, les naturels les menacèrent avec leurs lances et leurs casse-têtes; mais l'explosion d'un canon les mit en fuite. Ces naturels n'avaient ni canots ni pirogues; mais on en vit quelques-uns passer à la nage d'une île sur l'autre.

Dans son second voyage, en 1699, Dampier revit la même race d'hommes, mais il n'eut pas l'occasion de remarquer s'ils avaient également perdu deux de leurs dents de devant. L'un d'eux, que l'on supposa être un chef, avait les yeux entourés d'un cercle blanc peint avec de la chaux, avec une raie qui descendait du front jusqu'au bout du nez; certaines parties de la poitrine et des bras étaient peintes de la même couleur. Ils ne se servaient ni d'arcs ni de flèches, et l'on imagina qu'ils n'avaient point de cases, car on n'en vit aucune. Le sol était sablonneux, stérile, ne nourrissant que fort peu de plantes. On ne trouva point de courans d'eau douce, on ne put même pas s'en procurer en creusant la terre.

En 1696, William Vlaming fut chargé aussi de faire une reconnaissance sur les côtes occidentales de l'Australie pour y découvrir des traces des naufragés du navire *Ridderschap* qu'on supposait avoir échoué sur ces plages en 1684 ou 1685. Sur la fin de décembre, Vlaming mouilla sous l'île Rottenest. On aborda une terre sur laquelle étaient trois huttes abandonnées, et on remonta jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues une rivière qui fut nommée *Black Swans River* (rivière des cygnes noirs). C'était la première fois que l'on voyait de ces oiseaux, et l'expédition en porta deux à Batavia. En continuant l'exploration de la côte, on vit, le 23 janvier 1697, deux sauvages en marche sur les dunes; mais tout ce que l'on put remarquer, c'est qu'ils étaient noirs, nus et d'une taille ordinaire. Le 3 février, on trouva à l'entrée de la baie des Chiens-Marins la plaque d'étain déposée par Dirck Hatichs. Vlaming la fit remettre sur un tronc d'arbre, après lui avoir fait ajouter une seconde inscription qui rappelait son propre voyage. Ensuite il poussa son exploration jusqu'à la baie située derrière le cap N. O. qu'il nomma *Wilhem's River*; enfin, le 21, il se remit en route pour Batavia, après avoir exploré une étendue de près de deux cents lieues de côtes.

Les rapports de ces divers navigateurs, tant sur l'histoire naturelle que sur l'ethnologie de la Nouvelle-Hollande, n'étaient pas de nature à

exciter ni la cupidité, ni la curiosité des Européens. Aussi cessa-t-on de s'en occuper pendant de longues années. Ses limites vers l'orient restaient toujours ignorées. Bougainville, en 1769, découvrit, il est vrai, plusieurs des bancs qui la bordent de ce côté; mais la crainte d'un échouage le retint, et cette crainte l'empêcha de révéler le premier à la science la géographie de l'Australie orientale.

Cette gloire était réservée à Cook qui déjà en cumulait tant d'autres. En 1770, il attaqua la terre près du cap Howe, et ne cessa de la conserver en vue jusqu'au cap York, qui forme son extrémité septentrionale. Cet admirable travail suffirait seul pour classer le marin anglais au rang des plus célèbres navigateurs : il ne s'accomplit pas sans que de nombreux périls misent en danger et la fortune du navire, et le précieux butin de découvertes dont il était porteur. La plus terrible alerte eut lieu dans la nuit du 10 au 11 juin 1770, devant un cap qui reçut le nom de cap *Tribulation*. Là, le navire du capitaine anglais se trouva tout-à-coup échoué sur les pointes de coraux qui forment comme une chaîne continue autour de la côte. Long-temps la houle le secoua dans cette position périlleuse : elle lui enleva des planches du doublage et une portion de sa fausse quille avant qu'il pût se remettre à flot. Cook ne croyait pas pouvoir se dégager des pointes aiguës qui déchiraient le flanc de sa frégate. Cependant après douze heures d'échouage, après avoir jeté à la mer, pour l'alléger, les canons, le lest, les futailles et les provisions les moins urgentes, on parvint à se relever et à gagner un havre voisin, près d'une rivière qui reçut le nom d'Endeavour. En y abattant le navire en carène, on vit avec effroi quel danger sérieux on avait couru. Parmi les déchirures que les roches avaient faites dans les bordages et même dans la membrure, il y en avait une assez large pour que le bâtiment eût coulé en peu de temps, même avec le jeu de toutes les pompes; mais par une sorte de prodige, l'angle de la roche qui avait fait le trou s'était brisé dans l'ouverture, et y était resté engagé, de telle sorte qu'il en bouchait la majeure partie. Sans cette circonstance presque miraculeuse, jamais peut-être n'eût-il été question des magnifiques découvertes de Cook. En quittant la rivière d'Endeavour, l'intrépide capitaine ne se crut pas au bout de son immense tâche; il franchit le détroit de Torrès, et ne quitta la Nouvelle-Hollande qu'après avoir tracé le gisement de sa côte orientale dans une étendue de plus

de six cents lieues. Secondant les géographes, les naturalistes Banks et Solander recueillirent les notions les plus précieuses et les plus authentiques sur la nature du sol et sur ses productions.

Le contour de l'Australie était enfin connu. On savait que ce n'était qu'une île immense, et il avait fallu renoncer définitivement à la chimère si long-temps caressée, du continent austral, supposé indispensable pour faire contre-poids à celui de l'hémisphère nord. Toutefois les notions acquises sur cette grande terre étaient encore bien incomplètes et bien vagues, même sous les rapports purement nautiques et géographiques. De nouvelles reconnaissances de détail étaient devenues nécessaires, et elles furent exécutées successivement par les ordres des gouvernemens anglais et français.

On ne fera que nommer ici Saint-Allouarn qui, en 1772, sur la flûte le *Gros-Ventre*, visita quelques parties de la côte occidentale, mais sans rien réaliser de bien important; Macluer, qui, en 1791, explora une portion de la côte septentrionale; Bligh, Edwards et Pertlock, qui, en 1789, 1791 et 1798, ajoutèrent des notions utiles à la navigation du détroit de Torrès. Il faut se hâter d'arriver au voyage de Vancouver qui, en 1791, découvrit le beau port du Roi-George, et traça, avec une précision remarquable, une petite étendue de la côte voisine. Au port du Roi-George, il ne vit point de naturels, mais il trouva de nombreux vestiges de leur séjour. L'année suivante, d'Entrecasteaux reconnut à son tour une fort grande étendue de côtes dans les mêmes parages et fixa leur gisement avec plus de précision.

Le chirurgien Bass, en 1797, pénétra avec une simple chaloupe dans le détroit qui sépare l'Australie de la Tasmanie et qui reçut son nom. En 1800, Grant signala aussi une étendue de côtes d'environ cent vingt lieues que personne n'avait encore vue, au N. O. du cap Otway. Baudin et Flinders, le premier pour la France, le second pour l'Angleterre, dans les années 1801 et 1802, explorèrent en détail, chacun de son côté, la majeure partie des côtes occidentales et méridionales. Les relations de leurs voyages répandirent en Europe une foule de documens du plus haut intérêt sur cette grande contrée terrestre ignorée jusque-là. Les naturalistes Péron et Brown en éclairèrent sur divers points la géognosie et l'histoire naturelle.

Plus récemment encore, et dans les années 1818, 1819, 1820, 1821 et 1822, le capitaine King a complété la reconnaissance détaillée de toute la partie septentrionale de l'Australie.

Monté sur des navires d'un petit tonnage et d'un faible tirant d'eau, il put se tenir constamment entre les brisans et la terre et pénétrer dans une foule de criques où ses devanciers n'avaient pu se hasarder avec leurs gros bâtimens. Son travail est un modèle de précision et de patience, et d'ici à long-temps il sera difficile de rien ajouter à ce qu'il a fait. Grâce aux observations du naturaliste Cunningham, qui faisait partie de l'expédition, la flore et la faune de ces régions ont été plus complètement connues.

Enfin on doit aux capitaines Freycinet et d'Urville les derniers détails fournis par des navigateurs : le premier, en 1818, recueillit quelques documens nouveaux sur la baie des Chiens-Marius ; le second, en 1827, explora le port du Roi-George, le port Western et la baie Jervis. Sur deux de ces points, le capitaine d'Urville eut des communications amicales avec les naturels ; il remarqua qu'à la baie Jervis ils avaient une apparence plus robuste et des formes plus régulières. Leur intelligence paraissait en outre supérieure à celle de leurs compatriotes du port du Roi-George, et les Français n'eurent qu'à se louer de leur probité, de leur douceur et de leur réserve. On leur vit une pirogue. Leurs huttes, construites avec de longues bandes d'écorces rapprochées au sommet et recouvertes de gramin et de feuilles de zostera, étaient propres à l'intérieur et spacieuses : chacune pouvait recevoir huit ou dix individus. Enfin les Français observèrent, sur les roches de grès de la côte, des esquisses de cutters et de chaloupes de leur façon assez bien dessinées.

Si le périmètre entier de l'Australie est aujourd'hui bien tracé et bien connu, nous n'avons encore, en fait de notions exactes et un peu étendues touchant les pays du centre, que les explorations de la côte méridionale sur laquelle semblent s'être concentrés tous les efforts des voyageurs. L'établissement des Anglais sur la côte amena aussi la reconnaissance de cette zone. Cette reconnaissance démontra que cette grande île, aride le plus souvent et dépourvue sur les bords de la mer, ne tarde pas à offrir, quand on y pénètre, des terrains fertiles susceptibles de recevoir un grand nombre de cultures, et surtout de vastes et excellens pacages pour toute espèce de troupeaux.

La nature du sol n'offrit aucun obstacle au progrès des colons jusqu'à la base d'une chaîne de montagnes, qui furent désignées sous le nom de Montagnes-Bleues. La difficulté ne provenait pas pourtant de la hauteur de cette chaîne,

dont les sommets les plus élevés n'ont pas plus de quatre cents toises ; mais chaque fois qu'on voulut se frayer un chemin vers les cimes de la montagne, en longeant des ravins plus ou moins praticables, on se trouva toujours, au bout d'un certain temps, arrêté par d'immenses murailles naturelles, terminées à pic et infranchissables. Ainsi échouèrent les efforts de Bass, de Caley et de Bawallier ; après des efforts inouïs et des privations cruelles, ils furent tous obligés de renoncer tour à tour à l'espoir de franchir les Montagnes-Bleues. L'opinion qu'elles étaient inaccessibles s'accrédita peu à peu parmi les colons, et cela avec d'autant plus de facilité que les indigènes eux-mêmes ne purent indiquer aux Anglais aucun passage par lequel on pût pénétrer dans les contrées intérieures.

Enfin, dans l'année 1813, une sécheresse affreuse vint frapper la colonie. L'herbe était brûlée depuis le littoral jusqu'au pied des montagnes ; les sources avaient disparu ; les cours d'eau étaient taris ; les bestiaux mouraient de toutes parts. Alors trois braves colons, MM. Blaxland, Wentworth et Lawson, se décidèrent à tenter encore une reconnaissance pour voir si l'on ne trouverait pas quelques ressources au-delà des Montagnes-Bleues. Par une heureuse inspiration, au lieu de s'engager dans les ravins et dans les défilés, ils eurent l'idée de suivre constamment les crêtes des montagnes. Après une foule de détours qui les obligèrent plus d'une fois à revenir sur leurs pas, ils se trouvèrent enfin à l'extrémité occidentale de cette chaîne, environ vingt-cinq milles à l'O. de la rivière Nepean. On devine quelle fut leur joie lorsqu'ils découvrirent sous leurs pieds une magnifique vallée couverte d'herbes et bien arrosée. L'ingénieur de la colonie, M. W. Evans, marchant sur les traces de ces voyageurs, découvrit bientôt les plaines de Bathurst et les rivières Macquarie et Lachlan qui les traversent. Dès l'année suivante, un chemin fut tracé à main d'homme à travers les montagnes, et aujourd'hui de prompts et belles communications existent entre la bande maritime et les contrées de l'intérieur.

En 1817, Oxley et Cunningham suivirent le cours du Lachlan, qu'on avait long-temps regardé comme un affluent du Macquarie, et ils reconnurent qu'il parcourait une suite de côtes et de plaines légèrement ondulées, sans recevoir même un seul cours d'eau qui fût digne d'être cité. Le terrain portait, en outre, des traces évidentes de submersion dans la saison des pluies. A 400 milles à peu près dans

l'intérieur se termina cette longue et précieuse reconnaissance : les voyageurs se virent alors arrêtés par des marais infranchissables.

L'année suivante, M. Oxley tenta la reconnaissance du Macquarie; mais, après l'avoir suivi au N. O. l'espace de cinquante lieues environ, au-delà du mont Harris, colline située sur la rive et dominant de deux cents pieds la plaine environnante, il vit la tête du fleuve se perdre en d'immenses marécages qui semblaient former une sorte de mer méditerranéenne. Oxley se dirigea alors vers l'E., découvrit encore les riches et pittoresques plaines de Liverpool, puis atteignit la côte au port Macquarie.

Après ces diverses et précieuses reconnaissances, les tentatives des colons se portèrent vers le S. de la colonie. L'Argyle fut exploré, et l'on découvrit une troisième rivière courant vers l'intérieur, rivière que les naturels nomment le *Morrumbidgee*. En 1823, un officier de marine remonta ce fleuve très-près de sa source, vers un pays de pâturages qu'il nomma Brisbane-Downs. Il fut alors à peu près constaté que la ligne de partage des eaux qui coulaient vers l'O. et vers l'E. devait être déterminée par la chaîne des Montagnes-Bleues, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Galles du S., et, plus au S., par les monts Warragong qui semblaient courir sans interruption jusqu'au promontoire de Wilson.

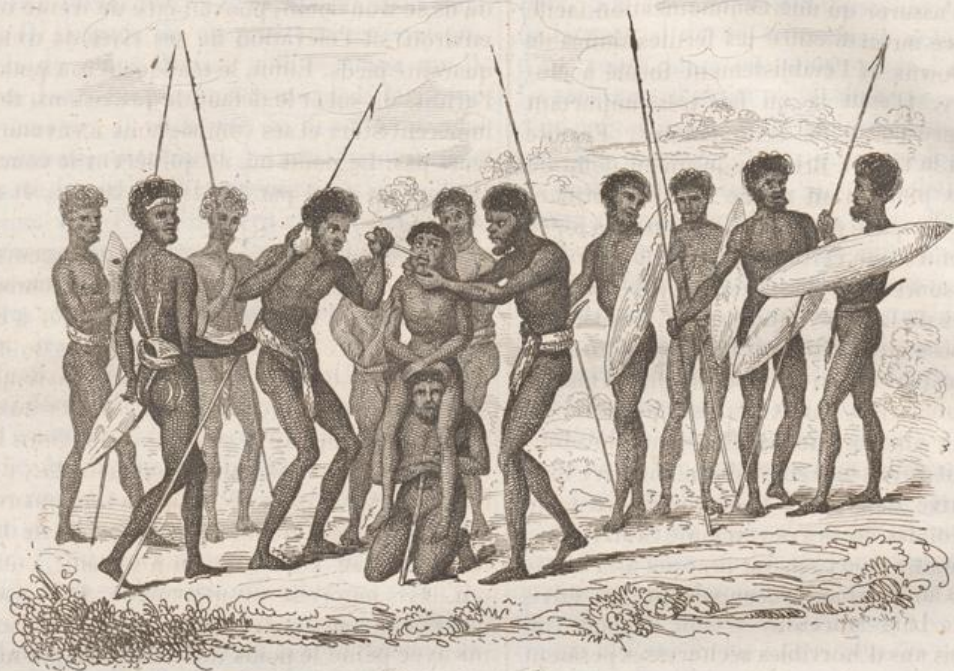
Vers la fin de 1824, deux hardis voyageurs, MM. Hovell et Hume, se rendirent par terre des bords du lac George dans l'Argyle jusqu'aux rives du port Phillip dans le détroit de Bass. Cette excursion pénible ajouta beaucoup à la connaissance de l'Australie méridionale. Les pays que rencontrèrent ces voyageurs, souvent montueux, leur présentèrent des terrains fertiles et d'excellens pâturages. Au retour, ils prirent leur route plus à l'O., et y trouvèrent un terrain plus uni et moins accidenté. Ils y découvrirent divers cours d'eau dont les principaux furent nommés Hume, Owen, Goulburn, tous se dirigeant déjà vers l'intérieur.

Cunningham, dans plusieurs excursions aux plaines de Liverpool, ajouta quelques détails aux faits déjà connus; mais, en 1827, il fut officiellement chargé d'une mission plus importante. Il s'agissait de reconnaître tout le pays compris entre la rivière Hunter et la baie Moreton, en pénétrant jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur. Parti le 30 avril des bords de la rivière Hunter, Cunningham traversa la chaîne des montagnes, haute sur ce point de 3,000 pieds, et continua sa route à travers un pays élevé qui borde les plaines de Liverpool du côté

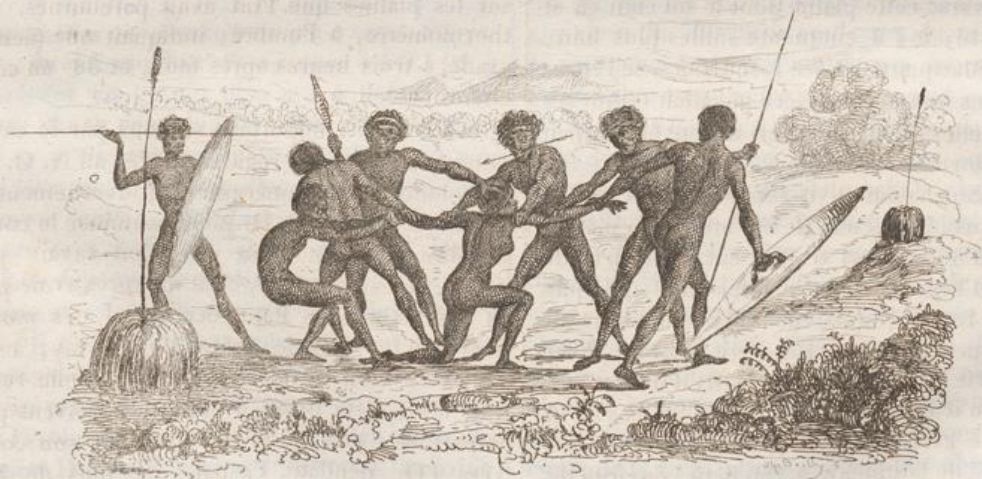
de l'orient. Au 30° de latitude, il suivit, pendant seize milles environ, une vallée verte et fertile, puis il se vit sur les bords d'une rivière assez considérable qui avait reçu le nom de Peel. Son lit n'avait pas moins de 120 toises de largeur; il devait recevoir un volume d'eau d'au moins douze ou quinze pieds d'épaisseur. La sécheresse l'ayant réduit alors à la proportion d'un petit ruisseau, il fut facile de le passer à pied sec. Sur ce point, on trouvait quelques traces du passage des naturels. Au 29° de latitude, parurent de vastes plaines, où l'œil, s'étendant à perte de vue, cherchait en vain à distinguer quelques fumées qui lui révélassent la présence de l'homme. Le lit d'un torrent considérable, le Dumerang, fut encore traversé, et l'on y vit quelques lagunes d'une eau profonde, malgré les sécheresses qui avaient régné.

Cunningham, se trouvant alors à cinquante lieues de la mer, commença à se diriger au N. E. avec l'intention de s'en rapprocher peu à peu. Sa route eut lieu d'abord sur des terrains extrêmement stériles où ses chevaux eurent à peine quelques poignées d'herbes pour se soutenir. Ce ne fut que vers le 28° qu'il trouva les Darling-Downs et Peel-Plains, pays plus fertile et plus habitable. Le 16 juin, le voyageur était parvenu à vingt lieues à peu près de la baie Moreton, mais l'état des chevaux le força à rebrousser chemin. Comme il se dirigea au retour plus à l'E. qu'il n'avait fait en allant, sa route devint infiniment plus pénible à travers un terrain montueux et rocailleux dont la base était un granit très-compacte où le quartz se trouvait en forte proportion. Il repassa le Dumerang, à cinquante milles plus près de sa source que la première fois, et les indications du baromètre indiquèrent une élévation de 900 pieds au-dessus du niveau de la mer pour cette portion de son cours. Il traversa encore une autre rivière considérable qui fut nommée Gwyder, rivière formée par la réunion du Peel avec un autre torrent nommé le Horton. Ensuite il rangea de près la chaîne des monts Harkwick, dont la charpente est formée par un granit rougeâtre où sont disséminés des fragmens de feldspath. Quelques-uns de ses sommets, taillés à pans écarris comme de hautes cheminées, devaient avoir de cinq à six cents toises d'élévation. De ce point, après une foule d'autres reconnaissances trop longues à reproduire, Cunningham se trouva de retour sur les bords de la rivière Hunter après une absence de treize semaines, pendant lesquelles il avait fait pres de 1,800 milles à travers des contrées jusqu'alors inconnues.





1. Cérémonie du *Yua-long*.



2. Cérémonie Préliminaire d'un Mariage Australien.

J. B. Bully del.

VOYAGE

Il reprit le cours de ses voyages l'année suivante. Des bords de la baie Moreton il put atteindre, à travers la chaîne des montagnes, le point où il s'était arrêté dans sa grande excursion, et s'assurer qu'une communication facile pouvait être ouverte entre les fertiles dunes de Darling-Downs et l'établissement formé à Moreton-Bay. C'était là un fait très-important pour la prospérité de cette colonie. Ensuite il remonta la rivière Brisbane jusqu'au point où elle n'était plus qu'un mince ruisseau formant des mares d'espace en espace. Il était déjà à peu près démontré que cette rivière prenait simplement sa source sur le revers occidental des montagnes de la côte, tandis qu'on avait longtemps supposé qu'elle formait l'embouchure de la rivière Macquarie, laquelle, au sortir des marais où elle s'oblitérait, aurait repris son cours au N. E. pour aller se jeter dans la baie Moreton. Mais ce fait devait être établi d'une manière bien plus positive dans deux reconnaissances pénibles et fécondes du brave capitaine Sturt.

Le capitaine Sturt opérait presque à la même date où Cunningham reconnaissait les environs de la baie Moreton. C'était l'époque où depuis trois ans d'horribles sécheresses pesaient sur la colonie, et l'on pouvait croire que les marécages qui avaient barré la route à Oxley seraient alors sûrs et praticables. Le 20 décembre 1827, le capitaine Sturt se trouvant sur le sommet du mont Harris et jetant un coup-d'œil sur la plaine, reconnut en effet avec surprise et avec joie que les vastes nappes d'eau stagnante reconnues par son devancier n'existaient plus. A leur place se prolongeait une plaine verte, d'un terrain uni, sans la moindre éminence. Sturt traversa cette plaine dont le sol était çà et là crevassé, et, à cinquante milles plus loin, le lit du Macquarie, effacé jusqu'alors, se reproduisit dans une petite rivière qui allait réunir ses eaux à celles du Castlereagh découvert un peu plus au nord.

Alors Sturt poursuivit ses recherches vers le N. O. dans la direction de ces immenses plaines où plus d'une fois sa troupe eut à souffrir du manque d'eau. A peine, par intervalles, quelques côtes isolés rompaient-ils la monotonie de ces steppes ingrates. Un petit courant d'eau qu'il suivit le mena sur les bords d'une grande rivière qu'il nomma Darling, et dont la vue lui donna de grandes espérances. C'était vers le 30<sup>e</sup> degré de latitude et à 150 lieues environ des rives de la mer orientale. Mais quel fut le désappointement des voyageurs quand ils s'aperçurent que les eaux du Darling étaient complè-

tement salées! Pendant quarante milles environ ils suivirent son cours dans la direction du S. O. et ne trouvèrent aucun changement dans la nature de ses eaux. La largeur de son lit, au point où ils se trouvaient, pouvait être de trente toises environ, et l'élévation de ses rives de trente à quarante pieds. Enfin, le manque d'eau potable, l'aridité du sol et le défaut de provisions, déterminèrent Sturt et ses compagnons à revenir sur leurs pas. Le point où ils quittèrent le cours du Darling est situé par 30° 16' de lat. S., et 144° 50' long. E.

Dans cette reconnaissance, les voyageurs eurent, avec les naturels, des rapports nombreux et journaliers. Le capitaine Sturt évalue à deux cent cinquante le nombre des sauvages qu'il eut l'occasion d'observer. Leur conduite fut toujours amicale, et ils rendirent plus d'un service aux Anglais. Sturt, du reste, trace de ces régions lointaines le tableau suivant : « Les naturels, dit-il, étaient errans dans le désert, et la mauvaise qualité de l'eau qu'ils étaient obligés de boire leur avait fait contracter une maladie cutanée qui les emportait promptement. Les oiseaux que l'on voyait sur les arbres semblaient soutenir avec peine le poids de l'existence, au milieu d'une atmosphère lourde et embrasée. Le chien sauvage ou *dingo* se traînait çà et là en plein jour, et sa faiblesse l'empêchait de fuir l'approche des hommes. Tandis que la petite végétation était complètement consumée, les arbres eux-mêmes périssaient de langueur à cause de la grande profondeur où la sécheresse avait pénétré dans l'intérieur du sol. Plusieurs personnes de l'expédition furent affligées d'ophtalmies, occasionnées par la réverbération de la chaleur sur les plaines que l'on avait parcourues. Le thermomètre, à l'ombre, indiquait 50° (centigrade) à trois heures après midi, et 38° au coucher du soleil. »

Les résultats importants obtenus par le capitaine Sturt dans les régions situées au N. O. de la colonie, déterminèrent le gouvernement à l'envoyer dans le S. O. pour examiner le cours du Morrumbidgi. Tout ce qu'on savait jusque-là de cette rivière, c'est qu'après avoir pris sa source sous le flanc occidental des monts Warragong dans le comté de Murray, à 80 milles environ de la côte orientale, elle recevait d'abord le tribut de plusieurs torrens peu importants, puis qu'elle poursuivait son cours vers l'O. pendant l'espace de plus de 300 milles, en formant une foule de sinuosités, mais sans recevoir le moindre affluent. Le Lachlan offrant déjà un caractère semblable à trente ou

quarante lieues au nord, on conçoit facilement pourquoi les plaines situées entre ces deux cours d'eau offrent en général un aspect assez aride.

En décembre 1829, M. Sturt commença cette nouvelle reconnaissance. Il suivit la rive droite du Morrumbidgi, jusqu'à ce qu'il eût dépassé tous les rapides et toutes les barres qui auraient pu mettre un obstacle à sa navigation. Là, à une distance presque égale des mers de l'Est, du Sud et de l'Ouest, il établit une espèce de dépôt, mit à flot le canot qu'il avait apporté par terre de Sydney, et réussit à construire un second canot sur place. Ce point n'était situé qu'à vingt-sept milles environ de celui où Oxley avait perdu de vue le cours du Lachlan dans de vastes marais. Sturt, en effet, retrouva le lit du Lachlan se déchargeant dans le Morrumbidgi, à douze milles environ de son dépôt. Ça et là le fleuve était coupé par des barrages qui déterminaient des rapides et des tourbillons dangereux pour les pirogues. Enfin, après 90 milles de navigation à travers une contrée unie et monotone, le 7 janvier 1830, les voyageurs arrivèrent au terme du cours du Morrumbidgi qui déchargeait ses eaux dans une belle rivière. Cette rivière coulait à son tour avec cet affluent dans un lit large de quatre cents pieds et avec une vitesse de deux milles et demi à l'heure. Elle fut nommée le *Murray*, et tout annonce qu'elle est formée par les eaux réunies du Hume, du Goulburn et de l'Oven, découverts, en 1824, par MM. Hovell et Hume (Pl. XXXVIII — 3).

Après neuf jours et demi de navigation le long du Murray, durant lesquels on fit environ 100 milles à l'O., sans qu'on vît changer l'aspect triste et uniforme du pays, l'expédition parut devant une rivière qui descendait du N. E., avec un fort courant peu inférieur à celui du Murray lui-même. Le capitaine Nicols le remonta pendant quelques milles et trouva qu'il avait une largeur d'environ cinquante toises. Ses rives, peuplées de naturels, étaient d'une plus belle apparence que celles du Murray. Ses eaux avaient onze pieds de profondeur; elles étaient troubles, mais parfaitement douces au goût. Sturt n'hésita pourtant point à écrire que cette rivière n'était autre que le Darling qu'il avait découvert l'année précédente. Il resterait toutefois à expliquer comment ses eaux, de salées qu'elles étaient, seraient devenues entièrement douces.

Après avoir reçu le Darling, le Murray se grossit encore, à vingt ou vingt-cinq lieues plus à l'O., d'un nouveau torrent assez considérable qui vient du S. et qui fut nommé Lindsay, bien qu'il soit probablement identique avec le

Goulburn de MM. Hume et Hovell. Au-delà, le pays changea tout-à-fait d'aspect et devint montagneux. La rive septentrionale du fleuve offrait de hautes falaises qui semblaient en partie d'origine volcanique. Plus loin, d'autres montagnes calcaires se dressaient le long du fleuve en parois verticales de deux cents pieds de hauteur, parois dans lesquelles on distinguait en grande abondance des fossiles et des coraux engagés. Enfin le 3 février, après une longue et pénible navigation, les voyageurs se trouvant par le méridien de 137° 25' environ, la direction du Murray changea tout-à-coup du N. au S., pendant que ses eaux, devenues profondes, troubles et paisibles, coulaient au milieu de sinuosités, et dans un espace de trente lieues environ, jusqu'au vaste lac salé que l'on nomma *Alexandrina*. C'est un réservoir d'eau immense auquel Sturt n'attribue pas moins de 50 milles de longueur sur 30 ou 40 de large. Dans le milieu même, ce lac n'a guère plus de quatre pieds de profondeur, d'où il résulte que ce n'est, dans le fait, qu'un vaste marais salant communiquant par un canal sinueux avec les eaux de la baie Encounter.

Du sommet de quelques dunes de sable, Sturt put voir la mer à ses pieds et prendre des relevemens sur le cap Jervis. Sur les bords du lac, on observa des phoques, et, sur la rive méridionale, on aperçut de loin quelques naturels armés et le corps peint, ce qui n'indiquait pas des intentions bienveillantes. Ces indigènes ne firent aucune tentative pour se rapprocher des Anglais. On eût dit qu'ils voulaient se tenir sur le qui-vive. Alors Sturt s'embarqua de nouveau : il revint avec son monde, et par le même chemin, au dépôt qu'il avait fondé. Ainsi il eut le premier la gloire d'avoir traversé l'Australie dans l'une de ses moindres largeurs, il est vrai, mais dans une étendue suffisante pour ouvrir la voie à d'autres recherches, et pour résoudre l'important problème du système hydrographique de cette vaste contrée.

Vers les premiers jours de 1832, le major Mitchell partit à son tour pour explorer les pays du N. O. On voulait vérifier alors ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les rapports d'un convict fugitif qui avait, durant cinq années, vécu avec les naturels de l'intérieur, et qui en avait adopté toutes les habitudes. Cet homme, nommé Barber, récemment repris par un détachement de la police à cheval, avait fait le récit dont nous allons donner la substance.

Deux fois Barber avait traversé l'Australie entière dans la direction du N. O., en sui-

vant le cours d'une rivière qui prend sa source vers l'extrémité occidentale de la chaîne de montagnes qui borde les plaines de Liverpool. Cette rivière roulait ses eaux dans un lit large et profond, pendant plusieurs centaines de milles, sans que rien lui fit obstacle; puis elle se déchargeait dans un lac d'une grande étendue dont Barber n'avait pu apercevoir la communication avec l'Océan. Les naturels lui dirent que, de temps à autre, des étrangers venaient le visiter, pour couper sur ses rives des bois de senteur, dont ils emportaient de grandes quantités. Ces étrangers, très-redoutés par eux, étaient armés de deux lances, l'une grande, l'autre petite, dont la dernière seule se décochait. Cela voulait dire, sans doute, que les naturels étaient armés d'arcs et de flèches. Ils arrivaient sur la côte, ajoutaient les indigènes, dans des canots fabriqués avec du bois, tandis que ceux du pays étaient faits avec la simple écorce de l'arbre: leur vêtement était une espèce de chemise qui allait jusqu'au coude et un pantalon qui ne descendait pas au-dessous du genou. Toutes ces indications semblaient convenir aux Malais. A ces récits des sauvages, Barber ajoutait qu'il avait vu des troncs d'arbres coupés avec une hache, et un des naturels portant encore les traces d'une blessure faite avec une des courtes lances dont il a été question, lances que ces étrangers décochaient, disait-on, avec la plus grande justesse.

Le major Mitchell resta quatre mois absent. La perte d'une partie de ses provisions et de deux de ses hommes, tués traîtreusement par les naturels, l'empêcha de pousser cette reconnaissance aussi loin qu'il l'eût désiré. Il ne fit point de découvertes nouvelles; mais il reconnut les cours d'eau que Cunningham avait longés dans son voyage, le York, le Gwyder et le Dumerang ou le Karaula, et constata qu'ils n'étaient, en réalité, que des affluents du Darling.

Sur les bords du Karaula, les naturels tentèrent point d'attaquer ouvertement la caravane du major Mitchell; mais ils cherchèrent à la surprendre, soit en la suivant par derrière, soit en marchant par groupes de cent hommes sur une ligne parallèle. Il en résultait que les Anglais devaient rester perpétuellement sur leurs gardes, et que, chaque soir, ils étaient obligés de choisir pour leurs campemens des lieux naturellement fortifiés, afin de se trouver à l'abri d'attaques nocturnes. Ce fut pendant une nuit que deux hommes furent égorgés, au moment où ils dirigeaient vers le camp

du major du bétail et des bagages à son usage.

Sur la côte occidentale, la plus grande distance à laquelle on put parvenir, fut celle de 120 milles environ et sous le parallèle du 32<sup>e</sup> degré de lat. S. Le sol, dans cette zone, était gracieusement accidenté, fertile en apparence, bien arrosé et offrant partout de magnifiques pâturages. A mi-chemin, une jolie rivière que l'on nomma Avon se dirigeait du S. au N. Son cours fut reconnu l'espace de 30 milles environ. Sur ses bords, et sous une grande roche de granit, M. Dale découvrit une vaste caverne, dont la voûte arquée offrait l'apparence d'une ruine antique. « Sur un côté, dit M. Dale, était gravée une image grossière du soleil: c'était un cercle d'environ dix-huit pouces de diamètre, lançant des rayons du côté gauche, et ayant dans l'intérieur des lignes qui se coupaient presque à angle droit. Près de la figure du soleil étaient les images d'un bras et de plusieurs mains. » M. Dale, dans cette course, ne rencontra que trois naturels qui se montrèrent honnêtes et désireux d'être utiles; mais il observa les traces de plusieurs autres.

Le lieutenant Roe se rendit par terre de la colonie de Swan-River à celle du port du Roi-George, en se maintenant à une distance de soixante ou soixante-dix milles de la côte dont il était séparé par la chaîne des monts Darling, qui régnait dans toute cette étendue. Cette chaîne est de formation granitique: sa hauteur moyenne va à mille pieds environ, et le point culminant qui se trouve devant le port du Roi-George n'a guère plus de 550 toises de hauteur. Au-delà on trouve, sur une étendue de quatre-vingts lieues environ, un pays légèrement ondulé, avec de vertes plaines et d'excellens pâturages, arrosés par une foule de ruisseaux et de torrens. Aucun fleuve considérable ne s'est montré dans toute cette étendue de terrain. Les plus forts n'avaient que de quinze à vingt toises de large.

Enfin le docteur Wilson a tout récemment exploré les contrées de l'intérieur devant le port du Roi-George, jusqu'à la distance de 100 milles environ. Il a pu s'assurer que la rivière des Français prenait effectivement sa source près des hautes montagnes déchirées, situées au nord du havre, et que son cours entier pouvait avoir de trente à quarante milles d'étendue. Il visita, à quarante-cinq milles de la mer, le lac Katarina, abondant en cygnes noirs et autres oiseaux aquatiques; découvrit ensuite les rivières Sleeman, Hay et Denmark, qui vont toutes les trois se jeter dans les lagunes, derrière la pointe Hillier, après avoir parcouru trente à

quarante milles. On put s'assurer que dans cette zone la terre était fertile et pouvait se cultiver avec le plus grand succès.

Voilà où en est, à l'heure actuelle, la reconnaissance intérieure du vaste continent australien. Avant d'arriver à une description générale, il fallait constater les explorations récentes des voyageurs anglais, dont les détails étaient encore inconnus en France.

L'Australie, ou Nouvelle-Hollande, a pour limites en latitude le 11° et le 39° de lat. méridionale, et en long. le 111° et le 152° de long. à l'est du méridien de Paris. Ainsi cette terre a environ mille lieues terrestres de longueur sur une largeur moyenne de quatre cent cinquante lieues, et sa surface peut égaler environ les trois quarts de celle de l'Europe. Sur un globe ou sur une mappemonde, cette grande terre dans sa configuration offre plusieurs traits de similitude avec l'Afrique. L'une et l'autre se prolongent en pointe vers leur extrémité, l'une et l'autre sont échancrées dans la partie du sud-est, et leur largeur se dilate beaucoup vers le milieu. Le seul détroit de Bass, dans l'Australie, établit une différence saillante.

L'Australie est séparée de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès, et de la Tasmanie par le détroit de Bass. À l'est, un canal de trois à quatre cents lieues de large la sépare des terres de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie, et à l'ouest l'Océan-Indien tout entier s'étend entre l'Australie et l'Afrique.

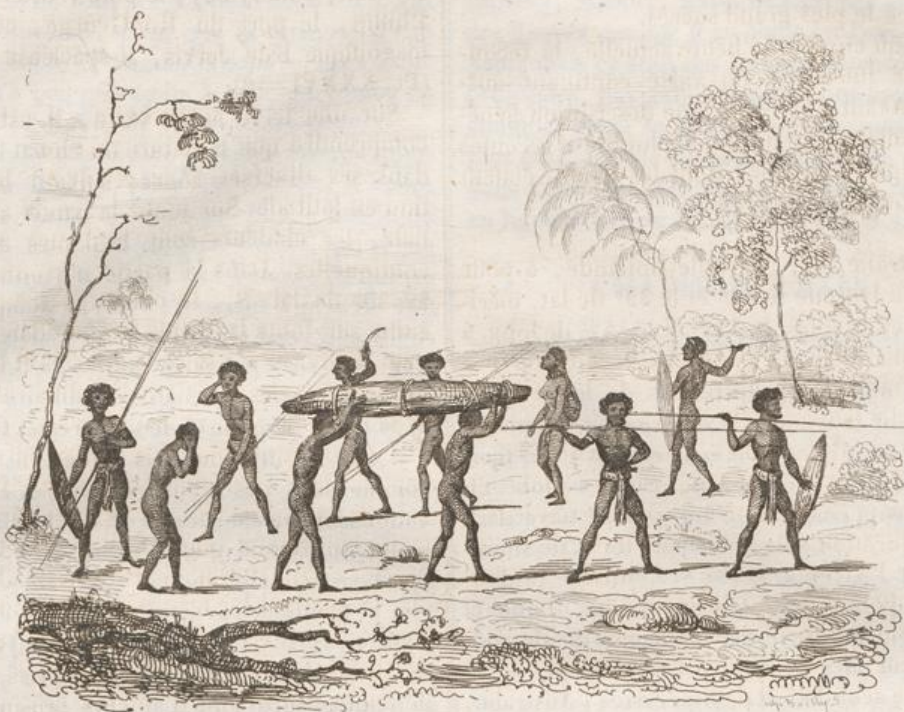
Un grand nombre d'îles de diverses grandeurs sont disséminées sur les côtes de l'Australie, surtout dans la partie septentrionale où elles forment souvent une barrière continue soudée par des brisants, au devant de la grande terre. Les plus importantes de ces îles sont : au nord les îles du prince de Galles, Wellesley, Groote et Melville; à l'ouest, les îles Dampier, Barrow, Dirk-Hatichs et Rottenest; au sud, les îles de la Recherche, Nuytz, Kangarou, King et Great; enfin à l'est, les îles Moreton, Capricorn, Northumberland et Cumberland.

Le vaste golfe de Carpentarie, qui n'a pas moins de cent trente lieues de profondeur sur cent dix de large, échancré considérablement l'Australie vers le N. Les autres enfoncements les plus remarquables sont le golfe de Van-Diemen, de Cambridge, d'Exmouth, la baie des Chiens-Marins, les golfes Spencer, Saint-Vincent, les baies de Glass-House et Hervey. Les côtes de cette grande île offrent encore une quantité de bons mouillages capables de recevoir et d'a-

briter de nombreuses flottes, comme Port-Jackson, Botany-Bay, le port Western, le port Phillip, le port du Roi-George, et enfin la magnifique baie Jervis, si spacieuse et si sûre (Pl. XXXVI—3).

Sur une terre aussi vaste, il est facile de comprendre que la nature du climat doit varier dans ses diverses zones, suivant leur élévation en latitude. Sur toute la bande septentrionale, les chaleurs sont brûlantes et presque continues. Dans la partie moyenne, du 23° au 30° de lat. S., le climat se tempère déjà; enfin sur toute la bande méridionale, l'année peut se diviser par saisons, les étés et les hivers, offrant toutes les alternatives ordinaires de chaud et de froid, de pluie et de sécheresse. Ces saisons n'y sont point toutefois nettement dessinées comme dans nos climats d'Europe. Des observations faites avec soin en 1822 et 1823 à Parramatta ont donné pour le plus grand froid en hiver, — 3° du thermomètre centésimal, et 41° en été. Cependant les mêmes observations démontrent qu'en hiver la température moyenne varie de 10 à 11°, et en été de 22 à 23°. Les variations de température sont d'ailleurs brusques et fréquentes; on a vu plus d'une fois dans la même journée le thermomètre osciller de 12 à 15° dans ses indications.

D'affreuses sécheresses désolent toute l'étendue de la Nouvelle-Galles du Sud, et souvent six ou sept mois s'écoulent sans qu'il tombe une goutte d'eau. Alors des incendies immenses, les uns fortuits, les autres provenant du fait des naturels, dévorent toute la végétation, compromettent la sûreté des habitations et la vie des troupeaux. Pendant tout le temps que durent ces incendies, l'atmosphère est chargée de tourbillons d'une fumée suffocante, et, long-temps après, le pays garde encore un aspect triste et calciné. D'autres fois ce sont des pluies qui arrivent, et elles tombent avec une impétuosité telle que l'on dirait un véritable déluge. Le lit des rivières s'élargit tout d'un coup; les eaux débordent et inondent les campagnes voisines, au point d'en former de vastes lacs, du milieu desquels surgissent seulement les cimes des grands arbres. Ainsi, en 1799, le lit du Hawkesbury monta rapidement à plus de quarante pieds au-dessus de son niveau, et en 1806 jusqu'à la hauteur prodigieuse de quatre-vingts pieds. On a bien, il est vrai, attribué ces crues rapides et subites au voisinage des Montagnes-Bleues, et à la nature même du sol que baigne le Hawkesbury; mais les récits des voyageurs qui ont vu dans les mêmes lieux, les uns de vastes lacs, les autres



3. Entièrement des Natives de l'Australie.



4. Nacaret de l'Australie.



5. Femme de la Timorie.



des plaines desséchées, indiquent que cette alternative de pluie et de sécheresse est le caractère général de tout le continent australien. Un autre fait observé, c'est que la quantité d'eau pluviale tombée à Parramatta dans le cours d'une année est à peu près égale à celle qui tombe en Ecosse, c'est-à-dire de vingt-quatre pouces.

L'Australie n'a encore présenté aucune montagne comparable, pour la hauteur, à celles du premier ordre en Europe. Sur la bande de l'E., la chaîne des Montagnes-Bleues, qui règne parallèlement à la côte à une distance de quinze à vingt lieues, s'élève rarement à plus de 400 toises au-dessus du niveau de la mer; Sea-View-Hill, point culminant de ce système, est seul évalué à une hauteur de 700 toises. Cette altitude suffit toutefois pour déterminer le point de partage des eaux qui coulent à l'E. et à l'O.

Les monts Warragong, nommés encore par les Anglais Alpes-Australiennes ou Montagnes-Blanches, continuent dans le S. les Montagnes-Bleues. Leurs pics, dit-on, sont couverts de neiges perpétuelles. Entre ces monts et la mer règne la chaîne des Montagnes-Noires, visibles à vingt ou trente lieues de distance en mer. Ces deux faits semblent supposer une élévation d'au moins 1,000 toises, quoiqu'il n'y ait point eu encore de mesures exactes. Sur la côte occidentale, les monts Darling s'étendent depuis la rivière des Cygnes jusqu'à la baie du Roi-George. Le mont William, l'un de leurs sommets, n'a guère que 450 toises d'élévation, et le reste est beaucoup plus bas.

Jusqu'ici la partie septentrionale n'a guère présenté que des terres basses, accidentées, çà et là, de mamelons isolés et peu hauts, qui ne forment même pas un système continu de montagnes. Il est vrai que l'on ne connaît de ce côté que la bande maritime, plage sablonneuse et unie. La bande australe, au contraire, se coupe presque tout entière par de hautes falaises qui offrent dans l'intérieur des sommets d'une élévation moyenne.

Pendant long-temps, on avait imaginé que l'Australie ne contenait aucune rivière véritable; car en explorant les canaux qui annonçaient au premier abord l'existence d'un fleuve, on n'avait trouvé presque toujours que des filets d'eau peu importants, ou des torrens laissés à sec pendant les chaleurs. Le Nepean ou Hawkesbury, près de Port-Jackson, faisait seule exception à cette règle; les rivières de Macquarie, Lachlan, George, Hunter et Hastings n'offraient guère que des volumes d'eau insignifiants. Mais les découvertes opérées depuis une dizaine d'an-

nées ont apporté à cette opinion accréditée des modifications importantes. Les rivières Brisbane, Darling, Murray, Avon ne sont pas sans doute des fleuves comme il en coule en Europe ou en Asie; mais ce sont des rivières considérables et profondes, navigables pendant une assez longue étendue. Ainsi le Murray ou Morrumbidgi, le plus considérable de ceux qui ont été reconnus dans toute leur étendue, a environ 200 lieues en ligne droite de l'E. N. O. à l'O. S. O.

## CHAPITRE XXXIV.

### AUSTRALIE. — HISTOIRE NATURELLE.

Au temps de la découverte, il n'y avait sur le continent australien aucun quadrupède qui rappelât l'ancien monde, si ce n'est le chien. Les autres étaient des espèces nouvelles qu'il fallait classer presque toutes dans la famille des marsupiaux ou animaux à poches.

Le chien du pays a de l'analogie avec le renard, quoiqu'il soit un peu plus grand, ayant environ deux pieds de hauteur sur deux pieds et demi de longueur. Sa tête ressemble à celle du renard, ses oreilles sont droites, sa couleur est variable, bien que, le plus souvent, elle soit d'un brun rougeâtre: il hurle d'une manière lugubre, sans aboyer. Cet animal donne la chasse aux brebis et aux volailles, et en fait souvent un grand carnage. Sa morsure passe pour être mortelle aux troupeaux. Il est extrêmement vivace et fort difficile à tuer. Quand il s'adresse au kangarou de moyenne taille, il se contente de s'élaner sur son dos pour le déchirer, et si le kangarou se retourne pour le combattre, le chien se retire; mais il recommence son attaque dès que le kangarou veut s'en aller, de sorte que ce dernier finit par succomber sous cette manœuvre opiniâtre. Des colons qui l'ont observé ont souvent profité du gibier ainsi abattu par le chien.

Les kangarous se divisent en plusieurs espèces, et l'on n'en compte pas moins d'une dizaine dans la seule Nouvelle-Galles du Sud. La grande espèce, longue de cinq pieds, dépasse à la course les chiens les plus agiles, et les terrasse quelquefois d'un coup de queue. La femelle porte rarement plus d'un petit, et jamais plus de deux. Leurs bonds ordinaires sont de douze à quinze pieds; mais on a vu l'un de ces animaux franchir, sur une pente douce, un espace de plus de quarante-deux pieds. Le kangarou a plusieurs ennemis à redouter, parmi lesquels l'aigle n'est pas le moins opiniâtre.